

Autour de Platon: continentaux et analystes

Yvon Lafrance

Dans un manuscrit sur le *Phédon* de Platon qu'il nous a été donné de lire récemment, l'auteur qui appartenait apparemment à la tradition analytique présentait son commentaire du dialogue comme étant une synthèse entre la méthode continentale et la méthode analytique. Il affirmait, en second lieu, que la méthode continentale s'inspirait de l'existentialisme et de la phénoménologie tandis que la méthode analytique s'inspirait de la philosophie analytique britannique. Enfin, il soutenait que ce qui caractérise la méthode continentale c'est l'approche dramatique du dialogue platonicien de sorte que la synthèse entre les deux méthodes consisterait à faire une lecture à la fois dramatique et analytique du dialogue platonicien. Cette triple affirmation a de quoi surprendre le platonisant qui travaille à l'intérieur de la tradition continentale et qui connaît tant soit peu l'histoire contemporaine des études platoniciennes. Elle révèle, en outre, une certaine ignorance de la tradition continentale de la part d'un platonisant analytique, ignorance qui pourrait bien expliquer, en partie du moins, cette sourde animosité que l'on rencontre entre les deux écoles de pensée et qui nous semble d'ailleurs réciproque. Notre propos voudrait donc remplacer cette ignorance réciproque par des vues plus justes et en tout cas plus conformes à la vérité historique et permettre ainsi aux platonisants de l'une et l'autre école de mieux s'identifier pour se mieux comprendre. Nous aimerions reprendre ici chacune des affirmations de l'auteur de notre manuscrit sous la forme de trois questions:

1. La méthode continentale s'inspire-t-elle de l'existentialisme et de la phénoménologie?
2. La méthode continentale se caractérise-t-elle par une approche dramatique du dialogue platonicien?
3. Une synthèse entre la méthode continentale et la méthode analytique est-elle possible?

En répondant à chacune de ces questions nous espérons rétablir la vérité historique, dissiper certains malentendus et fournir ainsi une juste compréhension de ce qu'est la tradition continentale de lecture du texte platonicien. Commençons donc par l'examen de la première question.

I

La réponse précise à notre première question demandera que l'on fasse un long détour par l'histoire contemporaine des études

platoniciennes, détour qui nous permettra de voir où se situent exactement dans l'ensemble des études platoniciennes contemporaines, d'une part, les interprétations existentialistes et phénoménologiques, d'autre part, les interprétations analytiques.¹

On sait que le premier qui posa de façon moderne la question platonicienne est F. Schleiermacher lorsqu'au début du XIX^e siècle, il se mit à la tâche, sur l'incitation de son ami F. Schlegel, de donner une traduction allemande des oeuvres complètes de Platon. *L'Introduction Générale* de cette traduction allemande peut être considérée comme la charte méthodologique des études platoniciennes continentales.² En effet, bien que plusieurs des conclusions auxquelles arrive Schleiermacher peuvent être considérées aujourd'hui comme désuètes, il n'en demeure pas moins que les principes de travail qu'il y propose se sont imposés dans la tradition continentale. Or, lorsque l'on relie cette *Introduction Générale* à la lumière de toutes les études continentales qui s'en sont inspirée de près ou de loin, on s'aperçoit que Schleiermacher est à l'origine d'une orientation toute nouvelle des recherches platoniciennes et qu'il donne aux platonisants philosophes une véritable leçon de modestie. Il essaie de nous montrer que la compréhension en profondeur de la pensée de Platon ne passe pas par les hautes spéculations philosophiques, mais par l'examen objectif et méthodique de ce que j'appellerais la matérialité du texte platonicien. D'où pour Schleiermacher l'importance des recherches matérielles sur l'authenticité des dialogues platoniciens, sur leur ordre naturel de composition, ce que nous appelons aujourd'hui la chronologie, sur le genre littéraire et l'aspect dramatique de l'expression philosophique, et sur la biographie de Platon. Dans toutes ces recherches sur le texte platonicien, deux disciplines particulières sont appelées à rendre un service appréciable au philosophe platonisant: d'abord la philologie qui lui permet de maîtriser la langue de Platon, ensuite l'histoire qui lui permet de situer le texte platonicien dans son milieu propre, celui du IV^e s. av. J.-C. En invitant le platonisant

1. Nous nous servons ici principalement des études de E. M. Manasse parues dans les cahiers de la revue *Philosophische Rundschau* sous le titre *Platonliteratur*: I. Werke in deutscher Sprache (1957) 61p. II. Werke in englischer Sprache (1961) 241p. III. Werke in französischer Sprache (1976) 772p. Pour le courant analytique nous nous sommes servi de l'ouvrage de Barry R. Gross, *Analytic Philosophy. An historical Introduction*, New York, 1970, 245p.

2. Nous utilisons la traduction anglaise de W. Dobson qui vient d'être réimprimée dans la collection "Philosophy of Plato and Aristotle" sous le titre *Schleiermacher's Introductions to the Dialogues of Plato* (1836), New York, Arno Press, 1973, pp. 1-47.

philosophe à passer par la matérialité du texte platonicien pour comprendre la pensée de Platon, Schleiermacher lui demande, en somme, d'être un savant en vue de devenir un meilleur philosophe platonisant. Pour éviter qu'il n'aborde les dialogues platoniciens à la lumière de ses propres préjugés philosophiques, Schleiermacher lui propose tout simplement l'usage de la méthode scientifique dans sa lecture du texte platonicien. C'est cette méthode scientifique que l'on retrouve à la base des grands travaux allemands du XIX^e siècle sur Platon et sur la pensée grecque en général. On pense ici aux travaux de Ast, de Socher, de Stallbaum, de Hermann, de Brandis, de Zeller, de Steinhart, de Susemihl, de Bonitz, de Ueberweg et de bien d'autres encore.

Ce renouveau des études platoniciennes en Allemagne allait s'étendre à la France et à l'Angleterre. Déjà en 1821, Victor Cousin annonce dans une lettre à Brandis son intention de doter la France d'une traduction française de toute l'oeuvre de Platon en s'inspirant de la méthode scientifique de Schleiermacher. Cette traduction paraîtra entre 1822-1840. Les travaux de Cousin en France comme ceux de Schleiermacher en Allemagne seront à l'origine de nombreuses études platoniciennes, celles, par exemple, de H. Martin, de Fouillée, de Chaignet, de Huit et de Piat sans parler des études plus générales sur la science grecque de Tannery et de Duhem. Bien que tous ces travaux s'inspirent de la méthode scientifique, ils sont souvent contaminés par des erreurs sur l'authenticité ou sur la chronologie des dialogues, mais surtout par des partis pris philosophiques, la plupart de ces platonisants ayant quelque difficulté à se dégager de l'éclectisme de Cousin ou du spiritualisme de la philosophie française de l'époque. L'apogée en France dans l'application de la méthode scientifique aux textes platoniciens commence avec V. Brochard qui inaugure pour ainsi dire l'époque de l'analyse rigoureuse des textes et d'une histoire de la philosophie qui se refuse délibérément à laisser pénétrer dans l'explication d'un texte philosophique le moindre anachronisme. Cette méthode envahit le milieu platonisant français pendant toute la première moitié du XX^e siècle où l'on rencontre dans une première génération les noms de Rivaud, Robin, Diès, Bréhier et dans une seconde génération ceux de Festugière, de Moreau, Schaerer, Goldschmidt, Schuhl et Kucharski pour ne nommer que ceux qui ont le plus marqué le platonisme français.

On pourrait croire un moment à cause de l'étiquette "continentale" que l'on adjoint ici à cette tradition que celle-ci s'est confinée au continent européen et qu'une tradition complètement différente se serait développée en Angleterre, et d'une façon plus large, dans ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie

anglo-américaine. Nous touchons ici à un préjugé largement répandu chez les continentaux et qui consiste à assimiler la tradition des platonisants anglo-américains à la tradition analytique. L'histoire contemporaine des études platoniciennes montre tout le contraire. En fait, la tradition continentale pénètre dans le monde anglo-américain avec l'oeuvre monumentale de l'historien George Grote qui paraît en 1865 sous le titre: *Plato and the other contemporaries of Socrates* et qui sera suivi par les travaux de Jowett, de Campbell, de Bywater, de Burnet, de Nettleship, de Lutoslawski, un polonais qui publia en anglais son ouvrage: *The Origin and Growth of Plato's Logic* (1897), de J. A. Stewart, de Taylor, de E. Barker sans oublier pour l'Amérique les études de P. Shorey, de Emerson, de Warner Fite, de P. E. More et de Santayana. Dans ce groupe de platonisants anglo-américains on peut certes rencontrer des influences philosophiques certaines, celle de l'utilitarisme et du libéralisme de J. Stuart Mill, celle de l'idéalisme allemand par l'intermédiaire de Bosanquet et de Bradley ou encore l'influence de l'humanisme allemand. Mais comme dans le platonisme français, il semble que la méthode scientifique ait permis à la tradition des platonisants anglo-américains d'arriver progressivement à neutraliser ces interférences de philosophies étrangères au platonisme avec les études des trois grands noms des recherches platoniciennes en milieu anglo-américain, je veux parler des études de Cornford, de Cherniss et de Ross, ce dernier plutôt connu comme un aristotélisant, mais dont l'ouvrage *Plato's Theory of Ideas* (1951) constitue un classique dans le platonisme contemporain anglo-américain. Comme V. Brochard avait fait école en France en imposant la méthode scientifique, ainsi en Angleterre, Cornford allait susciter des disciples chez des platonisants tels que Solmsen, Skemp, Hackforth, Bluck et Field. Mais contrairement à la production française du platonisme où les études portent en général sur un thème, une notion, ou une doctrine platonicienne, l'école de Cornford va s'orienter davantage vers l'étude d'un dialogue particulier par le moyen de la traduction et du commentaire. En d'autres mots, dans le platonisme français, la méthode scientifique est utilisée davantage pour des études synthétiques sur Platon, ce qui prête à une marge plus grande d'interprétation tandis que dans le platonisme anglo-américain la traduction et le commentaire d'un dialogue particulier de Platon donnent moins de place à l'interprétation et permettent à la méthode scientifique de se présenter pour ainsi dire à l'état pur. C'est aussi une caractéristique du platonisme anglo-américain de s'être intéressé aux problèmes éthiques et politiques dans la

philosophie de Platon par opposition au platonisme français qui s'est surtout intéressé aux problèmes métaphysiques et épistémologiques. On sait que la grande controverse sur l'interprétation de la pensée politique de Platon s'est déroulée en milieu anglo-américain et qu'elle n'a pas eu d'écho dans le platonisme français. Elle a donné lieu aux études de Crossmann, de Popper, de Winspear, de Levinson, de Russell, de Foster, de Grene, de Wild etc. Mais encore une fois, toutes ces études dans leur diversité et malgré les prises de position contraires utilisent la méthode scientifique dans leur approche du texte platonicien. Elles appartiennent à la tradition continentale, aussi bien celle que l'on retrouve en Allemagne que celle que l'on retrouve en France.

Ces données historiques permettent de mieux situer l'apport du courant de philosophie analytique dans les études contemporaines sur Platon. Sous ces données historiques l'image d'un platonisme contemporain anglo-américain fondé sur la méthode analytique disparaît presque complètement. C'est plutôt la tradition continentale avec sa méthode scientifique qui forme pour ainsi dire le tronc commun de la production anglo-américaine des études platoniciennes. Ceci dit, on ne saurait cependant nier l'influence du courant analytique sur les études platoniciennes en Angleterre et en Amérique. Mais il semble que cette influence demeure difficilement décelable avant les années '40. La philosophie analytique de Russell et de Moore, ne semble pas avoir exercé une influence profonde avant qu'elle ne se soit imposée à l'Université d'Oxford. Le premier ouvrage où l'on puisse remarquer une influence de la philosophie analytique sur les études platoniciennes est celui de Raphaël Demos qui enseignait à Harvard et qui publia en 1939 un ouvrage sous le titre: *The Philosophy of Plato*. Déjà dans l'ouvrage de Demos apparaissent deux traits caractéristiques de l'interprétation analytique: le mépris pour toute recherche philologique et historique dans l'interprétation de la philosophie platonicienne et l'idée que l'essentiel de la philosophie de Platon doit être cherché dans les dialogues de jeunesse. Le premier trait tourne carrément le dos à la tradition continentale; le second ne fait que modifier la perspective dans laquelle les continentaux abordaient les dialogues de jeunesse de Platon. Au lieu de considérer ceux-ci comme l'expression de l'essence même du platonisme, les continentaux étudiaient ces dialogues comme exprimant la dernière étape d'évolution de la pensée platonicienne et y voyaient un endroit privilégié dans l'étude du passage du platonisme à l'aristotélisme. Le second ouvrage où s'exerce une influence de la philosophie analytique est celui d'un Oxfordien, W. F. R. Hardie. L'ouvrage

s'intitule: *A Study in Plato* et fut publié en 1936. Cet ouvrage est tributaire de la triple influence qui s'exerce sur les études platoniciennes à Oxford et Cambridge autour des années 30': l'influence de la logistique, celle de la philosophie analytique et enfin l'influence dominante de l'aristotélisme avec les travaux de D. Ross. C'est cette triple influence que l'on rencontre dans le célèbre ouvrage de R. Robinson intitulé *Plato's Earlier Dialectic* dont la première édition paraît en Amérique en 1941. Cet ouvrage que tous les jeunes platonisants continentaux avaient l'habitude de lire est l'exemple le plus typique de ce mélange d'influences qui s'exerçait à Oxford sur les études platoniciennes. Si, d'une part, Robinson reconnaît en D. Ross son maître en philosophie ancienne et moderne, d'autre part, l'intérêt qu'il porte aux problèmes de méthode, aux notions de logique, à l'analyse du langage, montre bien que son interprétation du texte platonicien s'éloigne considérablement de celle de Ross dans son *Plato's Theory of Ideas*. Tout son chapitre sur la définition socratique s'inspire des analyses logiques de G. E. Moore.

Mais le nom, à notre avis, qu'il faut retenir comme point de départ d'une production assez considérable d'études analytiques sur Platon est celui de G. Ryle. Nous ne parlons pas ici de son ouvrage *Plato's Progress* (1966) dont nous avons déjà fait une recension critique dans la *Revue Philosophique de Louvain* (69(1971)337-369) et à propos duquel nous ne sommes pas encore sûr si, en écrivant cet ouvrage, l'auteur voulait vraiment être pris au sérieux ou s'il voulait au contraire ridiculiser l'usage de la méthode historique. Nous nous référons ici aux deux articles substantiels de Ryle sur le *Parménide* de Platon parus dans la revue *Mind* en 1939. (48(1939)129-151, 302-325). Ces articles de Ryle ont déclenché une controverse célèbre autour de l'interprétation des derniers dialogues de Platon et au cours de laquelle se sont affrontés les continentaux et les analystes. Cette controverse portait principalement sur deux points:

1. Platon a-t-il abandonné sa théorie des Formes intelligibles après le *Parménide*?
2. Platon aurait-il alors substitué les problèmes logiques aux problèmes ontologiques de sorte que la dernière philosophie de Platon serait à toute fin pratique une philosophie du langage?

Dans cette controverse on retrouve du côté analytique les noms de R. C. Cross, D. W. Hamlyn, J. Xenakis, J. Ackrill, A. L. Peck, J. McDowell, J. R. Trevaskis, et du côté continental les noms de Cornford, Bluck, Cherniss, Hackforth, etc. En dehors de cette

controverse le courant analytique a produit l'ouvrage de R. C. Cross et A. D. Woozley sur la *République* de Platon (*Plato's Republic*, 1966), celui plus récent de J. C. B. Gosling sur Platon (*Plato*, 1973) ainsi que la série de Clarendon Press qui a commencé à publier la traduction et le commentaire du *Théétète* (J. McDowell, 1973), du *Phédon* (D. Gallop, 1975), du *Philèbe* (J. C. B. Gosling, 1975) et du *Protagoras* (C. C. W. Taylor, 1976).

Qu'en est-il maintenant de l'interprétation existentialiste et phénoménologique de Platon? Celle-ci occupe dans l'histoire contemporaine des études platoniciennes une place parallèle à celle du courant analytique en ce sens qu'elle est aussi une sorte d'excroissance qui est venue se greffer pour ainsi dire sur le tronc commun de la méthode scientifique. Cette greffe d'une décennie environ plus ancienne que la greffe analytique s'est produite en Allemagne sous l'influence lointaine de Nietzsche et plus proche de Husserl, de Jaspers et de Heidegger. On sait qu'au début du XXe s. en Allemagne la méthode scientifique d'interprétation de Platon est fermement établie et que la grande figure scientifique de l'époque est parmi les platonisants celle de l'éminent philologue Ulrich von Wilamowitz-Moëllendorff. Bien que disciples de ce dernier, des platonisants comme W. Jaeger (*Paideia*, 1928) et P. Friedländer (*Platon*, 1928) se séparent de l'objectivité scientifique de ce dernier pour donner une interprétation humaniste de Platon chez le premier et une interprétation existentialiste chez le second. D'autres ouvrages suivront qui s'inspireront dans leur lecture du texte platonicien de Husserl, de Jaspers ou de Heidegger. Qu'il suffise ici de mentionner des ouvrages de G. Krüger (*Einsicht und Leidenschaft. Das Wesen des platonischen Denkens*, 1948), de W. Szilasi (*Macht und Ohnmacht des Geistes*, 1945), de R. Guardini (*Der Tod des Sokrates*, 1945), de K. Schilling (*Platon Einführung in seine Philosophie*, 1948) et de B. Liebrucks (*Platons Entwicklung zur Dialektik*, 1949). Ces interprétations existentialistes et phénoménologiques de Platon, de date relativement récente, ne sauraient caractériser la méthode continentale de lecture du dialogue platonicien. Bien au contraire, dans la tradition continentale du scholarship platonisant ces interprétations sont considérées comme de véritables déviations. Pour s'en convaincre on peut se reporter à l'ouvrage de l'éminent platonisant français, V. Goldschmidt (*Platonisme et Pensée Contemporaine*, 1970)³ dans lequel on trouvera sous le plume d'un platonisant continental la critique la plus dure de ces lectures

3. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à l'étude critique que nous avons faite de cet ouvrage dans la revue *Dialogue* 14 (1975) 147-158.

existentialistes et phénoménologiques de Platon et une défense de la méthode scientifique comme caractéristique fondamentale de la tradition continentale.

Revenons donc après ce long circuit à notre première question initiale. La méthode continentale de lecture des dialogues platoniciens s'inspire-t-elle de l'existentialisme et de la phénoménologie? La réponse est tout simplement négative. Ce qui caractérise la méthode continentale depuis Schleiermacher, c'est qu'elle est une méthode scientifique de lecture du texte platonicien sur laquelle sont venues se greffer autour des années 30' et 40' des interprétations existentialistes, phénoménologiques et analytiques. Pour ma part, je me sentirais assez mal à l'aise de me voir classer parmi les existentialistes et les phénoménologues en tant que platonisant continental. Je n'adhère personnellement à aucune de ces philosophies. A la limite, je dirais qu'un historien de la philosophie se trouve dans une situation idéale lorsqu'il n'a pas de philosophie personnelle. Les études platoniciennes contemporaines m'apparaissent comme l'histoire d'un débat autour de Platon entre des savants et des philosophes: les savants, les yeux rivés au texte platonicien, posent des problèmes proprement platoniciens, les philosophes, les yeux rivés sur leur philosophie personnelle, défendent leurs propres thèses à l'occasion du texte platonicien. L'application des principes de la méthode scientifique permet de demeurer critique face à ces interprétations philosophiques de Platon. Exprimé sous une forme paradoxale que j'emprunte d'ailleurs à Jacques Brunschwig, je dirais que le métier d'historien de la philosophie consiste à faire de l'histoire non philosophique de la philosophie.

II

Si une lecture continentale des dialogues platoniciens n'est pas nécessairement une lecture existentialiste ou phénoménologique, mais dans la majorité des cas une lecture scientifique, pourrait-on maintenant caractériser la lecture continentale comme étant une lecture dramatique du texte platonicien. Ne pourrait-on pas dire qu'un platonisant continental est celui qui s'occupe de l'aspect dramatique de la pensée platonicienne tandis qu'un platonisant analyste ne s'occupe que de l'argument dans le dialogue platonicien? C'était là le sens de notre deuxième question. Telle que posée par notre platonisant analyste cette question demeure ambiguë et exige quelques explications préalables avant que nous ne puissions y répondre.

Nous savons que le problème du dialogue platonicien comme

genre littéraire particulier avait déjà été soulevé par F. Schleiermacher. Mais l'étude la plus ancienne un tant soit peu élaborée que nous connaissions sur le sujet date de 1895. Il s'agit du gros ouvrage de R. Hirzel qui parut sous le titre *Der Dialog* et dans lequel l'auteur étudie minutieusement l'origine et la nature du dialogue platonicien. Ce problème a été repris plus récemment chez les allemands par K. Gaiser (*Protreptik und Paranesis bei Platon. Untersuchungen zur Form des platonischen Dialogs*, 1959) et par H. Gundert (*Dialog und Dialektik. Zur Struktur des platonischen Dialogs*, 1971) et chez les platonisants français par J. Andrieu (*Le dialogue antique, structure et présentation*, 1954), par V. Magalhaes-Vilhena (*Le Problème de Socrate*, 1952) et surtout par l'ouvrage devenu classique de R. Schaerer (*La Question Platonicienne*, 1938).⁴ Or, que nous enseignait Schaerer dans la *Question Platonicienne*? Il nous enseignait tout simplement à considérer le dialogue platonicien comme un *drame philosophique* dans lequel l'argument ne prenait tout son sens que par la place qu'il occupait dans le déroulement du dialogue. En un mot, Schaerer demandait au platonisant de ne pas lire un dialogue de Platon comme on lit le *Discours de la Méthode* de Descartes ou encore *La Critique de la Raison Pure* de Kant. Depuis Schleiermacher on peut dire que l'idée de l'unité entre l'expression et le contenu dans le dialogue platonicien a fait son chemin et qu'elle se rencontre toujours ici et là dans les études platoniciennes continentales. L'opposition entre le drame et l'argument va à l'encontre de la tradition continentale inaugurée par Schleiermacher et les analystes qui en font usage ne sont pas conscients qu'elle remonte avant le renouveau platonicien contemporain à l'époque où l'on n'avait aucune idée du dialogue platonicien comme genre littéraire particulier et où l'on s'attachait seulement à la pensée de Platon, et non à l'expression de cette pensée en tant qu'expression. Par conséquent, dire qu'un platonisant continental ne s'occupe que de l'aspect dramatique du dialogue platonicien tandis qu'un platonisant analyste ne s'occupe que de l'argument, c'est ignorer le principe de l'unité de l'expression et du contenu, du drame et de l'argument reconnu depuis Schleiermacher dans la tradition continentale.

On peut se demander par ailleurs ce que vaut cette opposition entre le drame et l'argument comme outil d'interprétation du dialogue platonicien. Outre que cette opposition va à l'encontre de presque deux siècles d'études platoniciennes qui nous ont montré qu'elle n'est pas conforme à la nature de l'écrit platonicien, elle

4. On devra maintenant ajouter à cette liste l'ouvrage récent de J. Laborde, *Le Dialogue Platonicien de la Maturité*, Paris, Les Belles Lettres, 1978, 580p.

nous semble cacher une conception étroite de la diversité des tâches que l'historien de la philosophie se doit d'assumer pour comprendre la pensée de Platon. Personnellement nous croyons discerner derrière cette opposition analytique le présupposé selon lequel l'aspect dramatique du dialogue relève de l'analyse littéraire tandis que l'argument relève proprement de l'analyse philosophique. Ce présupposé se rencontre, par exemple, dans le commentaire du *Phédon* de D. Gallop où l'aspect dramatique du dialogue est complètement laissé aux oubliettes et dans l'ouvrage de Cross-Woozley sur la *République* dont le sous-titre "Philosophical Commentary" indique bien l'intention des auteurs de laisser tomber tout ce qui ne donne pas lieu dans le dialogue à une argumentation. Mais l'historien de la pensée platonicienne peut-il laisser tomber ainsi de larges portions de l'écrit platonicien sans courir le risque de mal interpréter la pensée de Platon? Peut-il accorder la même valeur à un argument énoncé sous le signe de l'ironie et à un argument qui traduit une conviction profonde de Platon? Ou encore à un argument construit à cause de la situation particulière d'un personnage comme c'est le cas dans le *Ménon* où le personnage du même nom s'entête à ne pas chercher avec Socrate ce qu'est l'essence de la vertu? Comment mettre au compte de Platon tous les sophismes de l'*Euthydème*? Le problème ici pour l'historien de Platon, me semble-t-il, n'est pas de savoir à quel moment il fait de la philosophie et à quel moment il n'en fait pas, quelle portion de l'écrit platonicien est philosophique et quelle portion ne l'est pas, mais son problème est de discerner quelles sont les voies qu'il juge les plus adéquates pour arriver à la compréhension de la pensée de Platon. Pourquoi un historien de Platon se priverait-il d'apprendre le grec sous prétexte que cette activité n'est pas philosophique? Chercher à comprendre le sens du terme grec, se demander la raison du choix de tels personnages dans un dialogue, examiner la composition du dialogue, chercher l'explication des allusions historiques, cela constitue autant de voies nécessaires à prendre pour arriver à une juste compréhension d'un argument platonicien. Lorsque l'historien se livre à de telles opérations souvent longues et laborieuses, cesse-t-il pour autant de s'intéresser à l'argument? Nous ne le croyons pas. Bien au contraire, en consentant à passer par la matérialité du texte, l'historien se place dans la situation la plus favorable à la compréhension de l'argument et facilite sa tâche de philosophe. Ne retenir dans le dialogue platonicien que l'argument, comme nous le suggèrent les analystes, risque de nous faire commettre des impairs comme, par exemple, de considérer avec D. Gallop l'argument contre le suicide au début du *Phédon*

comme un véritable argument, de le mettre même en formules logiques pour conclure que Platon se trompe alors qu'il ne s'agit pas d'un véritable argument pour Platon, mais d'un appel à la croyance religieuse de Cébès et de Simmias dans le but de calmer leur peur de la mort et de leur fournir la sérénité d'esprit nécessaire pour être en mesure d'aborder au cours du dialogue les preuves dialectiques. Dans ce début du *Phédon* Platon fait de la rhétorique pédagogique ou mieux de la psychagogie selon le vocabulaire du *Phèdre*, et non pas de la dialectique.

Par conséquent, on ne saurait penser l'opposition entre un platonisant continental et un platonisant analytique en termes d'opposition entre le drame et l'argument dans la lecture du dialogue platonicien, le platonisant continental étant caractérisé par le fait qu'il s'occupe du drame et le platonisant analyste par le fait qu'il s'occupe de l'argument. En réalité, depuis Schleiermacher, pour le platonisant continental le dialogue platonicien est un *drame philosophique* et pour arriver à l'expliquer il faut tenir compte à la fois du drame et de l'argument. Et ceci explique pourquoi les platonisants continentaux ont consacré tant d'efforts à établir l'authenticité et la chronologie des oeuvres de Platon et pourquoi ils se sont tellement intéressés aux problèmes historiques. Ceci dit, on ne saurait nier à des esprits comme Robin, Diès, Goldschmidt une force spéculative et philosophique remarquable. Si ces historiens de Platon ont accepté les tâches du savant, c'est sans doute pour devenir de meilleurs philosophes platonisants.

Mais si on ne peut penser la synthèse entre la méthode analytique et la méthode continentale en termes de synthèse entre le drame et l'argument, comment dès lors peut-on penser cette synthèse? D'abord, cette synthèse est-elle seulement possible? En d'autres mots, un platonisant pourrait-il produire une interprétation d'un dialogue platonicien, par exemple le *Théétète*, qui ne serait ni continentale ni analytique, mais que l'on reconnaîtrait comme étant une synthèse des deux méthodes? C'est là le sens de notre troisième question.

III

Jusqu'ici nous avons tenté de situer le courant platonisant analytique dans l'ensemble de la tradition platonisante anglo-américaine. Ceci nous a permis de comprendre que la tradition anglo-américaine et la tradition continentale des platonisants se caractérisent par l'usage de la méthode scientifique dans le traitement du texte platonicien.⁵ Nous avons montré dans le

5. On nous reprochera sans doute de remplacer l'expression habituelle de

deuxième point que cette méthode scientifique oblige le platonisant à tenir compte de l'unité du drame et de l'argument dans l'analyse du dialogue platonicien. Nous avons peu parlé jusqu'ici de ce qu'est cette méthode scientifique ni sur les principes méthodologiques qu'elle présuppose dans son application. Le temps est venu de nous expliquer sur ce point si nous voulons répondre adéquatement à notre troisième question.

Depuis Hegel nous avons été habitués à des réflexions d'ordre philosophique sur l'histoire de la philosophie, mais des réflexions systématiques d'ordre méthodologique apparaissent beaucoup plus rares. Si l'on excepte *l'Introduction Générale* de Schleiermacher dont nous avons parlé plus haut, ces réflexions méthodologiques se trouvent plutôt à l'état implicite dans les travaux des platonisants.⁶ On les rencontre ici et là à l'occasion de l'exposé d'une doctrine platonicienne, de la critique d'une interprétation de Platon ou de la recension d'un ouvrage. Tout se passe comme si les platonisants préféreraient consacrer tous leurs efforts à l'étude de la pensée platonicienne plutôt que de passer leur vie à se demander comment il faudrait s'y prendre pour comprendre la pensée de Platon. Et sans doute est-ce là un bon usage de la raison dans les limites étroites d'une vie humaine. On pourrait également penser

“méthode historique” par laquelle on désigne dans la tradition française l'école de V. Brochard par celle de “méthode scientifique”. Nous préférons cette dernière expression pour les raisons suivantes: 1. Elle décrit mieux, à notre avis, cette démarche fondamentale de l'esprit dans le travail d'interprétation et qui consiste dans l'application d'un critère de vérification et de falsification objectif comme dans les sciences physiques ou naturelles. Et ce critère est le texte philosophique dans sa littéralité conceptuelle. 2. Elle permet de contrecarrer l'idée qu'une interprétation dite historique n'est pas philosophique ou est dépourvue de spéculation philosophique. Lorsqu'un interprète de Platon essaie de rendre cohérents deux textes apparemment contradictoires, il ne fait pas de l'histoire mais de la philosophie platonicienne. 3. Avec l'envahissement des sciences humaines dans la lecture des dialogues platoniciens, l'expression “méthode historique” devient fort ambiguë. Dans un livre récent de H. Joly, *Le Renvolement Platonicien*, Paris, 1974, l'auteur qui utilise amplement les méthodes des sciences humaines dans son interprétation de Platon, se réclame de la “méthode historique” (p. 376). Pourtant sa méthode d'interprétation n'a rien à voir avec la méthode historique de V. Brochard et de son école. 4. L'expression “méthode scientifique” met plus en relief l'idéal d'objectivité de l'interprète et sa neutralité philosophique par comparaison avec le savant.

6. Il faudrait cependant mentionner ici un ouvrage relativement récent: *Philosophie et Méthode*, éd. par Ch. Perelman. Editions de l'Université de Bruxelles, 1974, 208p. dans lequel des historiens de la philosophie traitent de la méthodologie de leur discipline. Nous avons fait un compte rendu de cet ouvrage dans la revue *Dialogue*, 16 (1977) 171-175.

que l'énoncé de ces principes méthodologiques est si simple, voire même si banal, que les platonisants ont choisi la tâche beaucoup plus difficile d'en faire l'application dans leur lecture des dialogues platoniciens. Cependant, lorsque l'on se pose le problème de la possibilité d'une synthèse entre la méthode scientifique utilisée dans la tradition continentale et la méthode analytique, la simplicité et la banalité des énoncés méthodologiques ne doit pas nous effrayer outre mesure. En effet, le fossé considérable que l'on constate entre une interprétation continentale ou scientifique de Platon et une interprétation analytique ne peut recevoir une explication adéquate à moins de recourir aux présupposés méthodologiques de telles interprétations. Par conséquent, une voie facile de répondre à notre problème de la possibilité d'une synthèse entre la méthode scientifique et la méthode analytique serait sans doute de mettre à jour les présupposés de l'une et de l'autre méthode et de nous demander ensuite si dans la pratique du texte platonicien on peut adopter une méthode qui tiendrait compte de tous ces présupposés à la fois dans l'hypothèse d'une réussite parfaite de la synthèse. Nous tenterons d'abord de dégager les présupposés de la méthode scientifique et en second lieu ceux de la méthode analytique.

Pour la méthode scientifique nous partirons d'un texte de V. Goldschmidt que nous empruntons à l'ouvrage déjà cité: *Platonisme et Pensée Contemporaine*.⁷ Goldschmidt écrit: "Si paradoxal (ou banal) que cela paraisse, on peut dire que, si l'historiographie de la philosophie a fait, de nos jours, quelque progrès, c'est pour avoir compris, qu'il fallait commencer par lire les textes, que cette lecture ne se faisait pas, si l'on peut dire, à livre ouvert, et que, avant de songer à écrire l'histoire des systèmes, il fallait d'abord étudier chacun d'eux en lui-même" (p. 239). Nous avons là formulés de façon claire et précise les quatre présupposés de la méthode scientifique. Le premier présupposé est la lecture du texte. D'où l'importance pour la méthode scientifique de l'étude du langage de Platon, du sens précis des termes utilisés pour être en mesure d'en dégager des concepts précis et proprement platoniciens qui serviront de matériau premier à l'interprétation de sa pensée. Mais ajoute Goldschmidt, un texte ne se lit pas à livre ouvert, il doit être situé dans le contexte particulier de l'oeuvre et l'oeuvre elle-même dans le contexte général des autres dialogues de Platon. C'est là le deuxième présupposé de la méthode scientifique qui nous demande de ne jamais lire un texte dégagé de son contexte

7. V. Goldschmidt, *Platonisme et Pensée Contemporaine*, Paris, Aubier, 1970, 271p.

immédiat ou du contexte plus général de la pensée de Platon. A titre d'exemple, les termes *idea*, *eidōs* désignent dans la *République* des réalités substantielles existantes et séparées du monde sensible tandis que dans le *Sophiste* ils sont utilisés conjointement avec le terme *genos*, ce qui permet de concevoir les Formes de la *République* comme des Formes-Genres dans le *Sophiste*. Cette différence conceptuelle constatée à partir du contexte particulier des deux dialogues permet d'établir au niveau du contexte général de la pensée de Platon la thèse d'une modification dans la théorie des Formes Intelligibles chez Platon. Sur cette thèse se greffe une série de problèmes philosophiques. A partir de quel moment Platon a-t-il senti le besoin de modifier sa théorie des Formes Intelligibles? Pourquoi et à l'occasion de quel problème a-t-il opéré cette modification? Quelles sont les conséquences de cette modification sur la dernière philosophie de Platon? Mais le contexte particulier et général ne suffit pas. Une oeuvre ou une pensée philosophique ne peut être bien comprise que si elle est située dans l'espace culturelle où elle a été élaborée. Ceci est d'autant plus vrai de l'oeuvre de Platon que celle-ci participe à l'expérience intellectuelle de la culture grecque du IV^e siècle et qu'elle en est en quelque sorte l'expression la plus profonde. A titre d'exemple, si la sophistique occupe une si grande place dans les dialogues platoniciens, c'est qu'elle faisait partie du climat intellectuel de l'époque et qu'elle posait des problèmes spécifiques à Platon comme celui de l'impossibilité du jugement faux ou encore de l'impossibilité de la connaissance scientifique. Ce sont ces problèmes que Platon aborde dans le *Théétète* et le *Sophiste* et pour bien comprendre ce qui se passe dans ces dialogues le platonisant doit se faire une idée claire de tout le mouvement sophistique du IV^e et V^e siècles. L'étude du contexte historique constitue donc un troisième présupposé de la méthode scientifique. Enfin, le quatrième présupposé de la méthode scientifique et que Goldschmidt n'explique pas dans notre passage, est l'objectivité dans la lecture du texte. Nous connaissons les critiques acerbes qu'a déclenchées le subjectivisme de la pensée contemporaine — nous pensons ici à Nietzsche et à Heidegger — contre la notion d'objectivité. Mais nous n'adhérons pas personnellement à cette forme d'hypercritique contre la notion d'objectivité. Nous utilisons d'ailleurs cette notion d'objectivité dans un sens restreint et nous appelons objective une interprétation qui fournit son propre critère de vérification ou de falsification, c'est-à-dire le texte platonicien. La méthode scientifique demande que l'on ne se serve pas du texte platonicien comme une occasion pour exprimer sa propre philosophie comme c'est le cas de Nietzsche et de Heidegger, mais

pour exposer la pensée de Platon. Toute l'histoire des études platoniciennes depuis le début du XIXe siècle confirme cet idéal d'objectivité. La méthode scientifique s'est trouvée constamment en lutte contre l'envahissement de philosophies étrangères à la philosophie de Platon, qu'il s'agisse de l'éclectisme ou du spiritualisme de la première génération des platonisants français, du néo-kantisme de Natorp, ou encore de l'idéalisme ou de l'hégélianisme des premiers platonisants anglais. Lorsqu'en France s'instaure l'école de V. Brochard, tous ces platonisants sont conscients d'exercer une ascèse continue contre l'envahissement de la philosophie de l'interprète dans le texte platonicien. Et ceci explique pourquoi au temps où je commençais à lire les platonisants français de l'école scientifique de Brochard, je n'arrivais jamais à pouvoir les rattacher à un courant philosophique bien déterminé. Et c'est ici que l'opinion de Goldschmidt prend tout son sens lorsqu'il écrit: "Si l'histoire de la philosophie peut encore être de quelque utilité, ce n'est pas en instituant d'illusoires dialogues entre les Anciens et nous, mais en rendant, tout d'abord, la parole à ceux-ci, tâchant de retrouver leur vérité, avant de songer à en faire la nôtre" (*Platonisme et Pensée Contemporaine*, p. 244). Le mot est lâché, l'objectivité pour l'historien de Platon c'est la recherche incessante de la vérité de Platon et non pas de celle de l'interprète de Platon. Ces présupposés de la méthode scientifique sont si simples qu'en les énonçant on ressemble un peu au Socrate du *Phèdre*: on rougit à la vue de leur banalité.

Qu'en est-il maintenant des présupposés de la méthode analytique? Pour répondre à cette question nous nous placerons sur un terrain sûr, là où la méthode analytique se présente sous son jour le meilleur.⁸ Nous avons examiné attentivement le célèbre article de G. Ryle sur le *Parménide* et les articles de Hamlyn, de Peck, de Xenakis et de Trévaskis sur le *Sophiste*.⁹ Nous avons donc

8. Ce terrain sûr est celui de la fameuse controverse déclenchée par l'article de G. Ryle sur le *Parménide* et qui mit aux prises continentaux et analystes sur l'interprétation du *Parménide*, du *Théétète*, du *Sophiste* et du *Timée*. On pourrait sans doute penser à de meilleurs représentants de l'interprétation analytique tels que R. E. Allen ou G. Vlastos, mais ceux-ci, à notre connaissance, n'ont pas participé directement à cette controverse célèbre, la seule d'ailleurs où se sont affrontés aussi directement continentaux et analystes dont l'habitude bien connue est de s'ignorer mutuellement. En privilégiant la controverse sur les hommes on peut, semble-t-il, plus facilement comparer les démarches méthodologiques des protagonistes.

9. G. Ryle, "Plato's Parmenides", *Mind* 48 (1939) 129-151, 302-325, D. W. Hamlyn, "The Communion of Forms and the Development of Plato's

ici deux modèles d'interprétation analytique de Platon qui se confirment mutuellement. Il serait trop long ici d'exposer en détail ces deux modèles. Nous essaierons plutôt de dégager les mécanismes de ces interprétations analytiques en commençant par l'interprétation du *Sophiste*.

Le trait commun de l'interprétation analytique du *Sophiste* consiste à considérer ce dialogue comme traitant de problèmes logiques et linguistiques et non pas de problèmes ontologiques.¹⁰ Les Formes intelligibles ne sont pas comprises comme les réalités subsistantes et séparées du monde sensible, mais comme des concepts.¹¹ La notion de participation est réduite à une simple relation entre un prédicat et un sujet dans le cadre de la proposition attributive.¹² La doctrine de la communication des genres suprêmes n'est plus comprise comme portant sur la combinaison des Formes entre elles puisque celles-ci ne sont que des concepts, mais cette doctrine porte sur la combinaison et la séparation des concepts dans une proposition prédicative.¹³ La

Logic", *Philos. Quart.* 5 (1955) 289-302, A. L. Peck, "Plato and the *Megista Gene* of the Sophist: A reinterpretation", *Class. Quart.* 46 (1952) 32-56, "Plato's Sophist: the *Symploke ton Eidon*", *Phronesis* 7 (1962) 46-66, J. Xenakis, "Plato's Sophist: A defense of negative expressions and a doctrine of sense and of truth", *Phronesis* 4 (1959) 29-43, J. R. Trevaskis, "The *Megista Gene* and the vowel analogy of Plato, *Sophist* 253, *Phronesis* 11 (1966) 99-116.

10. Hamlyn: "This is mainly because these dialogues, or the great part of them, are preoccupied with logical questions, and especially with the logic of propositions, whilst earlier there had been an emphasis, not on the knowledge which can be formulated in propositions, but on knowledge by acquaintance" (*Philos. Quart. loc. cit.* p.289). Ryle: "In fine, on my theory, the *Parmenides* is a discussion of a problem of logic as part of the *Theaetetus* and most of the *Sophist* were discussions of problems in logic." (*Mind, loc. cit.* p. 316).

11. Trevaskis: "At 256e2, 'every term is not being' refers not to the distinction between mere names of *géné* but to the distinction between the concepts they denote. But just as Plato seems prepared to use *géné* to refer both to names and to concepts denoted by names, so we may find it convenient to use 'terms' to refer to either" (*Phronesis, loc. cit.* p.102).

12. Peck: "This proof will be effected by means of the terminology of "participation"; but however pertinent this terminology may be for Plato's own ulterior purposes, it is clear that in this part of the dialogue it has no reference to any *metaphysical* participation: it is merely a way of describing *statements* of attribution" (*Class. Quart. loc. cit.* p. 39)

13. Trevaskis: "We can see also that the context in which a 'combination' occurs is a statement. Plato means by "gene" which combine that words referring to them can be put together syntactically to form a true statement." (*Phronesis, loc. cit.* p. 107). Xenakis: "To construe Plato's "communion" thesis as pertaining exclusively or essentially to Forms is

dialectique devient un art de combiner ou de séparer des concepts ou des termes dans une proposition comme la grammaire est l'art de combiner des lettres et la musique un art de combiner des sons.¹⁴ La méthode dialectique est une méthode logique et linguistique. Les termes "être" et "non être" doivent être compris dans leur fonction de liaison et de séparation de concepts dans une proposition prédicative.¹⁵ La vérité du *Sophiste* est qu'il s'agit fondamentalement d'une discussion sur le problème logique et linguistique de la prédication et toute la lecture du *Sophiste* doit se tenir à ce niveau en éliminant toute référence ontologique.

Comment arrive-t-on à cette lecture du *Sophiste*? Tout simplement en niant tous les présupposés de la méthode scientifique. D'abord, le texte n'est pas lu pour ce qu'il dit, mais il est reconstruit à partir de matériaux empruntés à la philosophie de l'interprète, c'est-à-dire les notions de logique moderne et de philosophie du langage. En effet, Platon ne dit nulle part dans le *Sophiste* que les termes "être" et "non être" ne sont pas des Formes, mais doivent être compris uniquement dans leur fonction de liaison et de séparation des termes dans une proposition attributive. Il dit même le contraire comme en fait foi entre autres le passage de 251a-b où il est dit que le problème de la prédication ou de la possibilité de relier plusieurs attributs à un même sujet, se ramène au problème ontologique de l'Un et du Multiple. Il n'est dit aussi nulle part dans le *Sophiste* que le terme *symploke* désigne uniquement la combinaison des noms et des verbes dans la proposition, au contraire, le terme *symploke* est utilisé en 240c1-2 pour désigner la combinaison de l'être et du non-être tandis qu'en 259e5-6 il désigne la combinaison des Formes Intelligibles. La méthode analytique propose le procédé suivant de lecture: supposons que les Formes intelligibles ne soient que des concepts mis ensemble dans une proposition, que les termes "être", "non

not merely to misrepresent the whole Communion passage but to turn a sensible position into a senseless one." (*Phronesis, loc. cit.* p. 32).

14. Xenakis: "Plato remarks that there should be an art (*techne*) or discipline (*episteme*) of concepts (*gene*) analogous to grammar and musicology; an art which would show us what concepts are compatible with one another and what are not . . . This task of elucidation and clarification he assigns to the "philosopher". (*Phronesis, loc. cit.* p. 39).

15. Trevaskis: "No doubt we need not follow precisely along the path taken by Ross if we suppose being, same and other to be the 'vowel' *gene* Plato has in mind. We may explore a different solution, in which the uniting and separating terms are conceived as *verbal* rather than *metaphysical* bonds and separators, while still proceeding on the assumption that being, same and other are the, or some of the, 'vowel' *gene*." (*Phronesis, loc. cit.* p. 110).

être" et "symploke" n'aient qu'une fonction prédicative, alors que devient le *Sophiste*? A notre avis, il ne s'agit plus d'une lecture du *Sophiste* de Platon, mais d'une reconstruction du *Sophiste* à partir de présupposés qui relèvent de la philosophie de l'interprète et non de la philosophie de Platon. On obtient ainsi un nouveau *Sophiste* qui enrichit certes la pensée philosophique, mais qui ne nous livre pas la vérité de Platon.

Pour assurer à cette construction d'un nouveau *Sophiste* la cohérence nécessaire et indispensable à toute oeuvre philosophique, la méthode analytique exige que l'on fasse abstraction du contexte particulier du dialogue, du contexte général de la pensée de Platon et enfin du contexte historique. En ce qui concerne le contexte particulier du dialogue où l'on voit s'articuler trois niveaux de réflexion: le niveau logique de la prédication, le niveau épistémologique du vrai et du faux et le niveau ontologique de l'être et du non-être, la cohérence de la construction analytique du texte exige que le niveau ontologique et épistémologique soient abolis au profit du niveau logique. Il faut faire la même opération en ce qui concerne le contexte général de la pensée de Platon. Puisqu'il s'agit d'un nouveau *Sophiste* que l'on veut écrire, on n'a pas à s'occuper des acquis antérieurs de la pensée de Platon ni des ajouts postérieurs. L'oeuvre philosophique que l'on construit à l'occasion du *Sophiste* aura sa signification propre indépendamment de la pensée de Platon. C'est ainsi que l'on niera le parallélisme entre la première partie du *Parménide* et le *Sophiste* aussi bien que le contenu significatif que les termes *eidos*, *idea*, *metechein* avaient acquis dans les dialogues de maturité. Mais les exigences de la cohérence interne de la construction vont beaucoup plus loin. Ils atteignent même l'abolition du contexte historique du *Sophiste* de Platon. A ceux qui soutiendraient que l'arrière-plan du *Sophiste* platonicien est la théorie parménidienne de l'Être et du Multiple, le platonisant analytique, par souci de cohérence toujours, répondra tout simplement que toute la spéculation présocratique peut se réduire à un problème de prédication.¹⁶ Le dernier présupposé de la méthode scientifique, l'objectivité, est évidemment battu en brèche par la méthode analytique. Le nouveau *Sophiste* est une oeuvre subjective qui exprime la philosophie de l'interprète et non pas la philosophie de Platon de la même façon que les interprétations de Nietzsche et de Heidegger nous renseignent davantage sur leur propre pensée que sur la pensée des Grecs.

16. G. Ryle, *Mind*, loc. cit. p. 132-133.

Nous venons de décrire par voie négative les présupposés de la méthode analytique. On pourrait aussi en partant des célèbres articles de G. Ryle sur le *Parménide* donner une description positive de la méthode analytique qui confirmerait notre description négative. L'idée méthodologique fondamentale de G. Ryle est qu'un texte philosophique ne se lit pas, mais se construit. Cette construction se réalise en quatre étapes. Dans une première étape, on construit un vocabulaire en effectuant une sorte de transcription du vocabulaire de Platon dans le vocabulaire de l'interprète, en l'occurrence ici en un vocabulaire de logique moderne. Par exemple, les Formes intelligibles deviennent des noms abstraits au sens logique du terme et par conséquent ne peuvent pas jouer dans la proposition où on les exprime le rôle de noms propres.¹⁷ Ou encore la participation platonicienne est assimilée à la fonction prédicative dans la proposition. Le résultat de cette première étape est la transcription d'un vocabulaire ontologique en un vocabulaire logique. Dans une seconde étape, on s'appuie sur le vocabulaire logique de l'interprète pour expliquer le vocabulaire ontologique de Platon. Ryle élabore alors une théorie des types de concepts qu'il emprunte à Russell et qui lui permet de distinguer quatre types de concepts pour conclure que les Formes intelligibles sont des concepts formels.¹⁸ Dans une troisième étape, on fait la critique du texte platonicien et l'on montre que Platon en identifiant les Formes intelligibles à des concepts formels, a élaboré une théorie logiquement vicieuse et qu'il a dû abandonner dans ses dialogues de jeunesse. Enfin, pour que cette interprétation acquière une certaine garantie par rapport à la pensée générale de Platon, dans une quatrième étape, on opère des modifications sur le contexte. Par exemple, on affirme qu'à l'époque où il écrit le *Parménide*, Platon ne se considère plus comme un disciple de Socrate, mais comme un disciple de Zénon et de l'école de Mégare,¹⁹ ou encore, on passe sous silence le passage 135b-c du *Parménide* où il est dit que si on abandonne la théorie des Formes intelligibles on se voue

17. Ryle: "To put it roughly, a Form is taken to be something answering to any general predicate, noun, verb, or adjective, in such a way that any significant abstract noun will be the proper name of such a something . . . We might say, for nutshell effect, that the theory of Forms is the theory that abstract nouns are proper names or that being-an-instance-of is a proper relation." (*Mind, loc. cit.* p. 134). D'où la critique de Ryle: "What is meant is that abstract nouns are not proper names, so that to ask what is the relation between the nominee of such a noun and something else is an illegitimate question." (*Ibid.* p. 139).

18. *Ibid.* p. 150-151.

19. Ryle: "Zeno is the teacher now and not Socrates." (*Mind, loc. cit.* p. 130).

à ne plus être en mesure d'expliquer la dialectique. Ou encore pour justifier la thèse de l'abandon de la théorie des Formes intelligibles, on essaie, comme G. E. L. Owens l'a fait,²⁰ de montrer que le *Timée*, que la méthode stylistique avait rangé parmi les derniers dialogues de Platon et qui mentionne la théorie des Formes intelligibles, est un dialogue de maturité et donc antérieur au *Parménide*. La conclusion générale de Ryle est que le *Parménide* est un simple exercice de grammaire. Le secret de cette construction analytique nous est donné dans le dernier paragraphe de l'article: la philosophie de Platon est une philosophie d'adolescent que les modernes ne peuvent accepter parce qu'ils sont des adultes.²¹

Cet examen des présupposés de la méthode scientifique et de la méthode analytique nous permet maintenant de répondre à notre troisième question. Dans la mesure où ces présupposés apparaissent antithétiques sur le plan strictement méthodologique, la possibilité d'une synthèse entre les deux méthodes de lecture du texte platonicien m'apparaît être une aventure vouée d'avance à l'échec. Des présupposés aussi antithétiques obligent à un choix fondamental. Et ce choix fondamental consiste à décider si l'on veut lire des textes philosophiques ou si l'on veut construire des textes, si l'on veut dégager du texte la vérité de Platon ou une autre vérité, si l'on veut s'occuper de problèmes platoniciens ou si l'on veut, à l'occasion du texte platonicien, établir ses propres thèses philosophiques ou encore s'occuper d'autres problèmes. Ce choix fondamental fait entre lire et construire un texte, on n'est plus maître de ses autres choix. Ou l'on adopte la méthode scientifique

20. G. E. L. Owen, "The Place of the *Timaeus* in Plato's Dialogues," (1953), ds. *Studies in Plato's Metaphysics*, ed. by R. E. Allen, London, New York, 1965, p. 313-338. Cherniss a répondu à cette thèse de Owen dans son article "The Relation of the *Timaeus* to Plato's Later Dialogues" (1957), ds. *Ibid.* p. 339-378.

21. Ryle: "The dialogue is an exercise in the grammar and not in the prose or the poetry of philosophy." (*Mind*, loc. cit. p. 316). Et plus loin: "But the opposite policy of trying to chart the drift of some adolescent theory without reference to the progress of any more adult theories is subject not to risk but to the certainty of failure." (*Ibid.* p. 324). Nous sommes conscient qu'une réfutation en règle de l'interprétation de Ryle demanderait une analyse beaucoup plus détaillée. Nous l'avons fait ailleurs dans un ouvrage qui paraîtra bientôt aux Editions Les Belles Lettres à Paris. Ici nous avons voulu seulement mettre à jour un mécanisme d'interprétation qui nous semble constant chez les platonisants analystes. C'est en prenant conscience de ce mécanisme ou de ces procédés qu'on épargnera du temps en touchant le talon d'Achille de telles interprétations qui nous séduisent au premier abord par leur originalité et leur cohérence logique aussi bien d'ailleurs que les interprétations existentialistes et phénoménologiques par leur révélation du vécu.

ou l'on adopte la méthode analytique, mais on ne peut se servir simultanément des deux dans un même ouvrage.

Ainsi des trois affirmations soutenues par l'auteur de notre manuscrit sur le *Phédon*, aucune ne résiste à un examen sérieux. La méthode continentale d'interprétation des dialogues platoniciens inaugurée par F. Schleiermacher ne s'inspire pas de l'existentialisme ni de la phénoménologie, mais d'un idéal d'objectivité scientifique qui a atteint son point culminant pour le platonisme français dans l'école historique de V. Brochard. Les interprétations existentialistes, phénoménologiques et analytiques ne constituent dans l'histoire des études platoniciennes contemporaines que des excroissances tardives et des déviations de la méthode scientifique. En second lieu, la méthode continentale définie comme une méthode scientifique et historique, ne se caractérise pas par une approche dramatique du dialogue platonicien. En effet, depuis F. Schleiermacher l'idée de l'unité du drame et de l'argument dans le dialogue platonicien est présente dans les travaux des grands historiens de Platon de sorte que la séparation du drame et de l'argument suggérée par la méthode analytique nous reporte à une époque antérieure à Schleiermacher alors que l'on ne s'occupait que de la philosophie de Platon sans se soucier de son expression dramatique. Finalement, les présupposés de la méthode analytique et de la méthode scientifique sont tellement antithétiques qu'on est en droit de penser qu'une synthèse entre ces deux méthodes s'avèrent presque impossible. Peut-être touchons-nous là l'explication profonde de l'existence de deux familles d'esprit qui parviennent difficilement à s'entendre et qui, de guerre lasse, préfèrent s'ignorer mutuellement. Est-ce à dire que nous devons conclure que ces deux écoles d'interprétation doivent continuer à s'ignorer? Ce serait sans doute pousser trop loin la conclusion. Nous persistons à croire que l'ouverture d'une voie théorique qui permettrait une fécondation réciproque de ces deux écoles demeure encore possible et souhaitable. Mais montrer ce que pourrait être cette voie constituerait l'objet d'une autre recherche.